
ESSAI
D'ÉTUDES LINGUISTIQUES & ETHNOLOGIQUES
SUR LES
ORIGINES BERBÈRES

(Suite. — Voir les nos 147, 148 et 149.)

CHAPITRE II

Les Tiddebakin ou signes accessoires; voyelles et aspirations. —
Leurs origines, leurs valeurs, leurs transformations.

Après s'être servi des signes à éléments rectilignes pendant un temps assez long pour que le souvenir de leur invention (partielle et successive, selon toutes probabilités), ait pu disparaître et faire place à la légende de la révélation divine des tifinar, les premiers savants ou prêtres touraniens perfectionnèrent le système en usage par l'adjonction de signes complémentaires destinés à préciser et à déterminer la valeur des mots écrits en tifinar.

Chacun de ces nouveaux signes, d'origine toute humaine, porte le nom de Tiddebakka, mot dont la traduction analytique est « indice d'action et d'extension » :

•: ▣ ^ +

+	=	<i>Ti</i>	=	<i>ille qui</i> ;
▣ ^	=	<i>Debba</i>	=	<i>potest</i> ;
∴	=	<i>Ka</i>	=	<i>agere</i> ;

ou

+	=	<i>Ti</i>	=	<i>ille cujus</i>	=	ce dont;
^	=	<i>De</i>	=	<i>societas</i>	=	l'adjonction;
▣	=	<i>Eba</i>	=	<i>extra ducit</i>	=	fait sortir;
∴	=	<i>Aka</i>	=	<i>actionem</i>	=	l'action;

ce qui ramène au terme de « motion » (1) consacré en linguistique pour les signes voyelles.

Les tiddebakkin sont au nombre de 5, en voici les formes :

. ∴ ∴ ∴ ∴

Entre les mains des savants Chaldéens d'Our et de Chalanée, ces motions, dont il était si facile d'augmenter le nombre et les dispositions, furent certainement appliquées aux différentes lettres tifinar isolées ou groupées ; et, de ces combinaisons, naquirent ces alphabets cunéiformes qui, plus tard, devinrent si riches et si touffus. Mais les tribus guerrières, que les révolutions politiques ou les instincts aventureux poussèrent de bonne heure dans les migrations lointaines, ne retinrent de ce système que les cinq signes les plus usités, et elles en firent de véritables lettres ou articulations, distinctes des tifinar primitives et s'employant isolément.

Toutefois, le rôle accessoire, qu'elles eurent jadis, de simples « motions » destinées à renforcer, étendre ou modifier le sens des tifinar, apparaît encore bien nettement dans leurs valeurs comme dans leurs emplois. Ce ne sont, en effet, la plupart du temps, que de simples

(1) En sanscrit, les consonnes sont appelées vyanjana, ce qui signifie : celles qui rendent distinct, celles qui manifestent ; les voyelles sont appelées svara « son. »

voyelles servant d'agents grammaticaux dans les mots dérivés, ou des aspirations modifiant légèrement les sens et les sons des tfinar primitives.

Ces « lettres-points » (1) n'ont d'ailleurs aucune tenacité, aucune fixité; elles varient à chaque instant, non seulement en changeant de dialecte, mais même souvent au gré de celui qui parle ou écrit; au point de vue des étymologies primitives, leur valeur est en général peu importante et leur rôle est souvent fort difficile à dégager nettement.

Voici les noms et les fonctions de chacune d'elles :

• La *tarerit* (+○+ le cri, l'émission de voix, la petite créature) n'est autre chose qu'une des formes subsidiaires de \lesssim *iey*, signe d'avertissement et de bruit.

Elle figure une voyelle brève, comme le coin simple et unique dans la plupart des alphabets cunéiformes; elle sonne *a, e, i, o, ou, ei*, clairs et brefs, mais plus souvent *a*.

Au commencement des mots elle indique que l'accent tonique porte sur le son voyelle précédant la consonne initiale.

Elle ne s'emploie jamais seule.

• *Iaou* est une autre forme du signe d'avertissement et de bruit. \lesssim .

Il sonne *oû* long, exactement comme les deux coins dans la plupart des alphabets cunéiformes, et quelque fois aussi il exprime le son *aoû*.

Comme lettre formative ou agent grammatical, il a toujours le son *oû*, ses fonctions sont multiples et variables.

(1) C'est ainsi que le docteur Barth traduit le mot *Tiddebakkin*.

Avec le son *aoû*, la tiddebaka *iaou* constitue une lettre-racine dont les sens ne s'écartent pas sensiblement des valeurs des signes d'avertissement et de bruit Σ et \mathbb{L} .

Ce sont :

1. — \cdot : *Aou, ou*, fils (l'apporté);
2. — Σ : *Aoui*, être né, venir au monde, être apporté, amener, apporter et frapper, battre (Zg.), — (dans la plupart des autres dialectes berbères, c'est la 5^e forme dérivée de *aoui* qui est surtout employée avec le sens de *frapper, battre*, \mathbb{L} : *Aout, aouit, aiout*);
3. — $\cdot\Sigma$: *Aiou*, venir, arriver ;
4. — \cdot : *Aou, aio, ayo*, ce, celui, ceci, celui qui, celui dont, etc. ;
5. — \cdot : *Aoui, ayi, aï*, ces, ceux, ceux-ci, celles, celles qui, ceux dont, etc.

Ces acceptions donnent lieu aux remarques suivantes :

1. En chaldéen, *ao* est synonyme de *bin*, c'est le dieu fils par excellence, l'époux de *thaout*, la grande dame ; il est symbolisé par un serpent et représente l'intelligence divine. En berbère, *aou* \cdot est synonyme, quant au sens, de *ben*, fils, mot passé à l'arabe, mais d'origine berbère.

Dans les inscriptions cunéiformes de Behistoun, les deux coins sont traduits par *filis* (1). — Le *O'* qui, en irlandais, précède le nom de famille, peut aussi être un reste de l'expression berbère (2). — En grec, fils se dit *υίος*.

(1) De Sauley, *Journal asiatique*, mai 1855, p. 113 et autres auteurs dans le recueil.

(2) Olivier, *loco citato*, p. 77, note.

2 et 3. — *Aoui* et *aiou* ont le même sens que *ou* : mais sous des formes verbales ; on peut en rapprocher, comme idée, les deux mots latins *ferire*, frapper, et *ferre*, porter qui, avec un seul radical *fer*, exprime ces deux idées d'apport et de coup ; comme vocable phonétiquement similaire nous avons : $\dot{\omega}$, tomber en pluie (le berbère dit : la pluie frappe). — Sanscrit : *out*, sur. — *Eos*, *Eω*, aurore (celle qui arrive.) — *ἴμυ*, de l'inusité *ἴνω*, produire, laisser, jeter, etc. — Latin, *eo*, aller.

4. — Grec, *o*, celui.

. : \lesssim *A*, *ou*, *i*, sont les trois signes se rapprochant le plus de nos voyelles européennes ; mais ces 3 lettres en diffèrent en ce que chacune d'elle est, en réalité, susceptible d'exprimer, à elle seule, n'importe quelle combinaison possible de son voyelle ou de son diphtongue : *a*, *â*, *e*, *eï*, *ai*, *oi*, *oy*, *é*, *è*, *ê*, etc., etc. — On omet souvent d'écrire ces voyelles en berbère mais les sons n'en persistent pas moins avec leur influence sur le sens du mot dans un même dialecte. En arabe la différence entre l'*E* ou l'*A* correspondant à un *fatha* — est sans importance : *ouled*, *oled*, *oulad*, *olad*, est plus ou moins bien prononcé, mais cela signifie toujours « enfant », en berbère il n'en serait pas de même :

- lu et dit *ari* signifie écrire ;
- lu et dit *eri* signifie aimer.

En berbère, quand on ne sort pas d'un dialecte, les sons voyelles ont la même importance qu'en français.

‡ *iah* est une aspiration très légère, identique à celle de l'esprit rude des grecs ou à notre *H* aspirée au commencement des mots. Elle n'a absolument aucun rapport, comme son, avec le ζ *ha* arabe.

⋮ *iah* est employé :

Phonétiquement, à former *hiatus* devant un son voyelle, en empêchant la consonne précédente de frapper ce son voyelle.

⋮⋮ *eki*, s'éveiller ;

⋮⋮⋮ *ekahi*, le coq (celui qui s'éveille habituellement, l'éveillé) ;

⋮| *eni*, voir ;

⋮⋮| *en-hi*, voir habituellement, bien voir.

Comme consonne formant une lettre racine :

⋮ *eh*, être dans.

d'où, en grammaire, le rôle de ⋮ comme particule confirmative et aussi comme lettre formative marquant, dans les verbes et noms dérivés, la fréquence, l'habitude, la persistance, l'énergie. Dans ce dernier cas elle a les mêmes effets que les sons *a*, *i*, *ou*, figurés ou non par ⋮⋮ :

⋮| *eni*, voir, et

⋮⋮| *enhi*, voir bien ;

⋮⋮ *aoui*, apporter, frapper, ⋮⋮⋮ *ahoui*, apporter ;

habituellement et avec persistance, d'où le sens de *oindre*, enduire ;

⋮□ *arou*, être ancien,

□⋮ *ahar*, être vieux.

□ *eri*, aimer, désirer.

□⋮ *ehri*, aimer beaucoup, désirer ardemment.

De cette fonction de voyelle exercée par le ⋮ berbère (et qui n'est pas toujours forcément une aspiration), on peut rapprocher ce fait du latin qui, ne possédant pas de véritable aspirée, remplace les aspirées du grec par les spirantes *F* et *H* ou même par des voyelles muettes.

L'⋮ herbère est tantôt semé à profusion par certains tolba ou dans certaines localités, tantôt, dans d'autres dialectes, il est supprimé presque partout. Le même fait se passe pour l'*H* dans les langues indo-européennes, le français écrit *hermine*, *huile*, etc.; l'anglais, *ermine*, *oil*, etc.; nous disions jadis *hermite*, aujourd'hui *ermite* est plus usuel; le mot *gehenne* a formé le mot moderne *gène*.

(Peut-être peut-on rapprocher de ⋮ *eh* être, dans le grec, ἄει, toujours successivement et αἰών, temps, vie, durée, et certains vocables du verbe εἶμι, imparfait ἔειν).

•• iek.

C'est une aspiration gutturale, claire et déjà forte, qui a pu s'être placée jadis entre les branches du ✕ *iegg* d'où sa disposition actuelle ••. Ceci semble ressortir du signe Ḳ *iegg*, fréquent dans les inscriptions rupestres et même encore usité concurremment avec Ḳ. Or ce Ḳ ou Ḳ se confond bien, quelquefois, avec ✕ mais, en général, il constitue une forme moins adoucie et plus dure, qui se rapproche du ••.

On peut poser en principe que •• sonne *K* et est la dure ou forte de ✕ exactement comme, en grec, *k*, *kappa*, est la forte de *r*, *gamma*; en français, *K* est la forte du *C*, qui lui-même, n'est qu'une variété du *G*; car on sait que, chez les Latins, le *C* a été longtemps employé au lieu du *G*, et, jusque entre la 1^{re} et la 2^e guerre punique on trouve, dans les inscriptions, *leciones* pour *legiones*, etc.

Cette lettre, *K*, qui est, par excellence, la lettre des peuples de langues germaniques ou slaves, n'est qu'une variété forte du *CH* germanique. On trouvera souvent •• transformé en Ḳ et aussi en ⋮.

Au point de vue de l'étude des radicaux berbères, la lettre •• se confond presque toujours avec la lettre ✕

dont elle a tous les sens et toutes les propriétés, mais avec plus d'énergie et surtout plus de mouvement.

- ✕ *ag*, a tous les sens du latin *ago* et du grec *αγω, ηνω*, mais, isolé, il se traduit plus ordinairement, dans la plupart des dialectes, par *faire, mettre, agir, accoupler*.
- *ek*, a également tous les sens de *ago, αγω, ηνω*; mais, isolé, il se traduit le plus ordinairement, dans la plupart des dialectes, par *aller, se diriger vers, passer (ire, adire, prodire.)*

En composition, bien que parfois ils gardent leurs nuances respectives, ✕ et •• sont presque toujours identiques comme valeur.

Le sigle berbère •• est exactement le même que l'idéogramme cunéiforme  ou  qui, dans presque tous les alphabets, sert à indiquer un peuple ou un pays. Or, en berbère, •• est la première lettre du mot || •• mot qui, précisément, a ces sens de pays ou peuple, et qui, presque toujours, précède les noms particuliers des clans ou tribus.

⋮

⋮ *iegh* ou *ier'*, pourrait être défini: une aspiration gutturo-dentale ou cérébro-dentale; mais il est à la fois plus simple et plus rigoureux de définir ce sigle: *l'agent du grasseyement*, c'est-à-dire de cette prononciation caractéristique des contrées septentrionales de l'Europe ou plus spécialement encore des Parisiens, des Marseillais et d'une partie de la Suisse française.

⋮ *iegh* ou *ierr'*, a donc le son de l'*R* parisien, de l'*R* grasseyé, tantôt faiblement, tantôt avec une telle énergie que le son produit est nettement celui de *G*. Et, en effet, toutes les fois que la lettre ⋮ écrite aussi ..., entre dans

un mot berbère, on peut être certain qu'elle est là pour un □ *R*, ou pour un ✕ *G*. On peut même poser à peu près en principe que si, sur le littoral, ÷ est souvent une variété de prononciation de □ *R*, dans le Sud, c'est une nuance des gutturales ✕•: ك et ف. Enfin, quelquefois, ÷ n'est que la contraction des deux lettres □ ✕ (1).

Donc, pour retrouver le sens analytique d'un mot contenant un ÷ il faut toujours y substituer un □ ou un ✕.

Ce ÷ qui est la formative de la première personne des verbes berbères, est figuré par le غ *r'ain*, dans les dialectes kabyles écrits en caractères arabes. M. le général Hanoteau le transcrit par *R'* (*R* accentué); le dictionnaire de Brosselard par *gh* (*G* dur); les Tolba Zenaga par ك *kef* arabe, c'est-à-dire *K*; c'est aussi le son que lui donnent les Touareg du Sud; enfin, les étymologies des mots fournissent plus de cas où ÷ remplace un ✕ que de cas où il remplace un □.

Cette lettre ÷ *iegh*, n'a donc en réalité aucun rapport avec le غ *r'ain* arabe.

Jamais un Berbère de race et de sang n'a réussi à articuler correctement le غ *r'ain* arabe, non plus que le ح ou le ع; il est facile de s'en convaincre en faisant prononcer devant soi le mot العنوت *Laghouat*, d'abord par un Sémite arabe de la tribu des Laarba ou de celle des Chambaa, puis ensuite par un Berbère zenata du Mzab ou des ksours de Ouargla. L'oreille la moins fine saisira bien vite la différence. Le غ *r'ain* arabe est une émission vocale essentiellement gutturale; le ÷ berbère, au contraire, est une lettre qui se prononce de tête et toujours en serrant les dents et grasseyant.

C'est là, du reste, une question d'anatomie; les expé-

(1) Il existe, en berbère, une autre contraction de deux consonnes, rendue par un sigle unique; c'est celle de ✕ et de | qui se prononce *gn* (ñ des Espagnols), et s'écrit par un | que rien ne distingue du *ien* ordinaire • | *agna*, frère.

riences du docteur Czermak, de Vienne, ont démontré qu'il existe, dans la structure et l'arrangement des cordes du larynx d'un Sémite, certaines particularités physiques qui expliquent la formation des sons arabes ع.غ et ح (1).

Le *iegh* berbère : est, en résumé, une véritable accentuation ou modulation des lettres □ et ✕ ou • : il se substitue souvent aux deux premières pour donner plus de force à certains mots ; c'est ainsi que nous avons :

○○Λ *adrar*, montagne

et □:Λ *adghar* ou *adrr'ar*, grosse montagne.

Terminons cet aperçu sur les lettres berbères par quelques remarques importantes comme conséquences et déductions :

1° Le berbère fait un emploi constant des consonnes diphtongues ou consonnes doubles : *ler, fl, gl, fr, les, gn, etc., etc.* Cette particularité, absolument contraire au génie des langues sémitiques, rentre tout à fait dans les usages des langues touraniennes et indo-européennes.

2° Il donne quelquefois aux lettres *m* et *n*, devant une consonne, une prononciation nasale identique à celle qu'elles ont dans les langues indo-européennes. Ainsi, dans ✕✕| *angi*, abondance, *an* sonnera comme dans le mot *abondance*. Ce son est étranger aux langues sémitiques : un Berbère prononce منصور *Mansour*, comme un Français, un Sémite arabe détache le son *N* et dit *Mann-sour*. Aussi l'orthographe officielle de منصور écrit en caractères français comporte-t-elle deux *n* (2).

(1) Dr Czermak, Mitteilungen and dem physiologischen Privatlaboratorium, Vienne 1864. Voir aussi Max Muller, t. I, p. 170.

(2) L'orthographe officielle des noms propres arabes est fixée, en

3° Les gutturales et les sifflantes qui, d'après M. Renan, « abondent dans toutes les langues ayant conservé, à un haut degré, leurs caractères primitifs », sont nombreuses en berbère où elles fournissent à peu près toutes les tfinar complémentaires et la moitié des tiddebakin. Dans un travail qui, comme celui-ci, a pour objectif la recherche des origines berbères, nous nous sommes efforcés de ramener ces gutturales et ces sifflantes à leurs types primordiaux, sans nous arrêter plus qu'il ne convenait aux variétés qu'elles offrent aujourd'hui, soit dans un même dialecte, soit dans des dialectes différents. En l'absence de tout texte remontant à des âges voisins des époques préhistoriques ou même très anciens, une classification plus détaillée n'eût pas été plus rigoureuse et elle ne nous aurait servi qu'à obscurcir nos analyses linguistiques.

Les gutturales et les sifflantes étant dans toutes les langues les lettres qui se transforment, s'usent et se perdent le plus vite, nous n'avons pas cru devoir non plus essayer de retrouver la concordance qui a certainement existé, à un moment donné, entre les gutturales sanscrites et celles du berbère. Nos analyses étymologiques se rapportent d'ailleurs à des temps bien antérieurs à ceux où les langues indo-européennes ont modifié les sons primordiaux et les ont, en quelque sorte, classés et étiquetés suivant les diverses nuances de la prononciation.

Algérie, par le *Vocabulaire de de Slane et Gabeau*, Paris, 1868, imprimerie nationale. — Voir préface, p. viii, la prononciation du ج et p. 35; l'orthographe de *Mannsour*.

CHAPITRE III

Alphabet et écriture. — Agamek. — Ordre présumé de l'alphabet primitif. — Direction de l'écriture ; origine silvestre de l'écriture verticale de bas en haut.

Nous venons de voir que l'alphabet berbère se compose essentiellement de 16 lettres primitives ou principales, tout comme l'alphabet cadméen, soit :

10 consonnes primitives ou tfinar ayant une origine mystique : | || □ □ □] [+ ^ × ⊞

3 aspirations voyelles : . < : — a, e — c — o, ou, etc.

3 aspirations gutturo-dentales : ∴ ∴ ∴ h, gh, k.

A ce groupe sont venues, plus tard, s'ajouter des lettres supplémentaires, dont le nombre, la forme et la valeur varient suivant les époques et suivant les dialectes, mais dont les plus usités sont aujourd'hui :

= z. — □ = Ch, chuintant arabe, — ∃ = d, dz, t, tz, th, etc. — ✕ = j, franc et Z, Zézayé.

Cet ensemble porte en tamachek le nom de *Agamek* : ∴ □ ✕, mot inconnu maintenant dans les dialectes méditerranéens, et dont le sens analytique est « moyen de communication. »

✕ <i>Ag</i> = <i>instrumentum</i> , moyen.	} Moyen de relation, de communication.
□ <i>Em</i> = <i>matrix</i> , générateur.	
∴ <i>Ek</i> = <i>aditus-adire</i> , d'aller vers	

Ce mot paraît avoir une origine très ancienne, car on en retrouve le radical et le sens dans un très vieux mot du Gaël d'Irlande, où *Ogham* signifie *écriture* et

s'emploie pour désigner un des antiques alphabets de ce peuple, dont les origines se rapprochent de si près de celle des races touraniennes. Or, *Agamek*, en berbère, est en réalité le mot *Ogham* auquel a été ajouté le suffixe *ek*, caractéristique des noms causatifs et des noms d'agents. ∴ ◻ ✕ *Ogham — ek*, signifierait donc « *moyen d'écriture.* » Et comme d'autre part nous savons que *Ogham* (*Oghamius*), était, chez les Gaulois, le Dieu de l'éloquence (1), on peut voir dans ∴ ◻ ✕ *Ogham — ek*, l'instrument, l'invention, la chose du Dieu *Ogham*, sens qui complète les interprétations précédentes et confirme l'origine mystique des caractères berbères.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs, le mot berbère *Agamek*, par ses éléments constitutifs, n'entraîne pas avec lui une idée de classement de lettres comme cela existe pour les mots *Abécédé*, ou *Alphabet*. Il ne nous fournit donc aucune donnée sur l'ordre adopté par les premiers berbères pour l'énonciation de leur décade ou alphabet primitif. Mais, si on tient compte de la prétendue origine divine des *tifinar* et de leurs sens idéographiques, il est possible d'indiquer approximativement quel devait être l'ordre adopté par les prêtres Tousano-berbères.

II *Ell, ilou* ou *ila*, le dieu suprême, le principe divin par excellence et de qui tout émane, devait commencer la série, comme encore le nom de Dieu, chez bien des peuples, commence toute espèce de compte, d'énumération ou d'acte important.

◻ *Emm*, la nature, la matière dont Dieu fit tout, devait venir en second lieu.

I *Enn (Anou)*, le dieu national, l'émanation et la forme matérielle de *Ila*, avait sa place marquée au troisième rang.

◻ *Err, our*, l'image céleste de *Enn*, le principe créa-

(1) Il était représenté avec les attributs d'Hercule.

teur, l'origine, etc., est tout indiqué comme occupant le quatrième rang.

□ *Ess* venait sans doute ensuite ; mais ici il faut s'arrêter, faute de bases suffisamment solides pour continuer une hypothèse qui n'a guère pour elle que la logique des choses, mais qui trouve cependant une espèce de consécration dans un fait assez curieux emprunté à la langue latine, langue à laquelle le tourano-berbère a certainement fourni bon nombre de racines et de radicaux ainsi que nous l'établirons d'autre part.

Ainsi, le mot latin signifiant alphabet est « *elementa litterarum* » et même simplement « *elementa* », mot dont le sens étymologique est perdu ou tiré à grande peine du sanscrit au moyen de racines abstraites. L'opinion de ceux qui veulent voir dans ce mot l'analogue du français « *Abécédé* », c'est-à-dire les premières lettres de l'ancien alphabet latin, pourrait bien être fondée, si, comme nous le pensons cet alphabet est venu des tifinar tourano-berbères.

En effet *elementa*, dont le radical est *elemen*, a pour consonne constitutive les trois premières lettres de la décade mystique, avec leurs noms tels qu'ils sont encore prononcés :

|| *El*, — □ *Em*, — | *En*

Or ces trois tifinar sont, par excellence, les trois symboles ou idéogrammes des « *éléments* » de tout ce qui existe.

|| *El*, le principe divin éternel ;

□ *Em*, la matière ;

| *En*, la manifestation matérielle et palpable de || et de □.

En cherchant bien, on trouverait peut-être la confirmation de ce que nous avançons, dans des études paléographiques sur les anciens alphabets greco-latins, etrus-

ques, celtibériens, skandinaves, slaves, arméniens, cunéiformes, coréens, sinzi-japonnais, etc.; mais, c'est là une étude que notre incompetence et l'absence de tout document nous a empêché d'entreprendre.

Il est toutefois, dans cet ordre d'idées, une question qui présente un certain intérêt et sur laquelle il nous faut dire quelques mots; nous voulons parler de l'écriture.

Le berbère, employant ses caractères nationaux, s'écrit indistinctement, horizontalement ou verticalement, de droite à gauche ou de gauche à droite, de bas en haut ou de haut en bas (1).

Cependant, aujourd'hui, l'usage de l'écriture horizontale de droite à gauche (comme l'arabe) semble avoir prévalu dans la pratique ordinaire des Imouchar; l'écriture verticale étant surtout réservée pour les inscriptions rupestres tracées en creux ou en relief et que les modernes exécutent indistinctement dans les deux sens verticaux, mais que les anciens traçaient toujours de bas en haut à la façon des inscriptions lybiques.

On rencontre aussi parfois des lettres groupées sans ordre apparent et disposées de façon que ceux-là seuls qui ont la clef de cette écriture secrète peuvent la déchiffrer.

Les femmes, pour leur correspondance amoureuse, et les éclaireurs, en cas de guerre, font surtout usage de ces métathèses et de ces polygrammes, dont les entrelacements et les combinaisons servent aussi parfois de motifs pour l'ornementation des boucliers, armes, meubles et bijoux.

Ces dispositions, si variables et si multiples, de l'écriture berbère, rappellent non-seulement les vieilles écritures étrusques ou grecques (le boustrophédon entre autres), mais elles nous ramènent aussi vers les tracés encore en usage dans les langues monosyllabiques

(1) Voir Duveyrier, *les Touaregs du Nord*, p. 289. — Halévy, *Études berbères*, *Journal asiatique*, 1874.

chinoises ou mandchoues, qui, aujourd'hui encore, s'écrivent en colonnes verticales.

Comme toute chose, ce dernier mode de procéder, qui se retrouve chez les peuples les plus anciens du monde, a eu sa raison d'être; et, c'est ici le cas de répéter l'axiome d'Aristote: « *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu.* » (L'intelligence ne perçoit rien que les sens ne lui aient transmis.) En d'autres termes: toute invention dans l'ordre intellectuel a son point de départ dans un fait matériel.

Dans le cas actuel voici, à notre humble avis, comment les choses ont dû se passer.

Il est peu probable que les runes ou les inscriptions rupestres, cunéiformes ou hiéroglyphiques, malgré leur extrême antiquité, nous aient conservé les spécimens réellement les plus anciens des signes employés par les hommes des premiers âges, pour communiquer entre eux, autrement que par la parole, par les signaux ignés ou par les pierres dressées.

Avant de songer à entamer un rocher toujours dur, avec les instruments primitifs de l'époque de la pierre ou même avec un outil de bronze ou de fer qui s'émousse bien vite, il est infiniment plus simple de faire des entailles sur l'écorce, facile à entamer, d'un tronc d'arbre placé dans une position bien en vue, ou pouvant sans difficulté être repéré et indiqué d'avance.

Rien de plus précis et de plus commode à donner que le signalement d'un arbre; l'essence, l'âge, la situation, la taille, l'aspect, etc., tout contribue à spécifier et à définir son identité. Son écorce peut s'entailler facilement avec le moindre éclat de silex sans même le détériorer, les troncs lisses des bouleaux, des hêtres, peupliers, érables, chênes et autres arbres du nord de l'Europe se prêtent très bien au tracé d'inscriptions rapidement exécutées et cependant inaltérables pendant bien des années.

Ceux qui ont habité les cantons forestiers connaissent

tons l'abus, qui se fait journellement, de ces sortes de « tableaux » qui semblent avoir été préparés par la nature pour ce genre de communication. Les enfants, les chasseurs, les contrebandiers, les partisans en temps de guerre, les bûcherons, charbonniers et autres ouvriers forestiers se servent constamment des troncs d'arbres pour y graver des indications sommaires au moyen des signes conventionnels tels que croix, étoiles, flèches, côches verticales, carrés, losanges, triangles, etc., etc.

Les premiers peuples n'ont pas fait autrement; et, avant de s'attaquer à des roches de basaltes ou de grès qui pouvaient en un instant détruire un grattoir ou une pointe de silex fabriquée à grande peine, ils ont certainement eu l'idée de se servir des troncs d'arbres.

Cela était d'autant plus naturel pour eux, qu'ils vivaient constamment au milieu des forêts; c'est là que se passaient les heures calmes de l'existence, c'est là que se traitaient les affaires publiques, c'est là surtout qu'étaient ces temples mystérieux où les *arbres sacrés* abritaient la pierre du sacrifice et la demeure des prêtres.

Or, comme la prétendue révélation divine des caractères des divers alphabets antiques aussi bien que les données historiques positives nous ont appris que, chez tous les peuples, l'écriture, inventée par les prêtres, a d'abord été employée pour les usages du culte et pour les cérémonies des rites religieux, il est logique d'admettre que ces prêtres ont dû se servir, pour écrire, de ce qui était le plus à leur portée, c'est-à-dire des troncs de ces *bois sacrés* qui ont eu une importance si considérable dans toutes les anciennes traditions.

C'était, vraisemblablement, sur les colonnes naturelles de ces sanctuaires ombreux, qu'ils traçaient ces caractères mystérieux, dont seuls ils avaient le secret, et qu'ils présentaient ensuite en les expliquant, comme des révélations célestes.

Certains phénomènes naturels venaient même, parfois,

en aide aux prêtres, pour les aider à frapper l'imagination naïve et superstitieuse des profanes : ainsi, chez les Touraniens, sectateurs du dieu *Anou*, on pouvait exploiter le fait suivant :

Si, sur un arbre, on pratique deux entailles parallèles verticales, on a la tifinar $| \text{II} |$ *Ell*, idéogramme de l'être suprême : mais, au bout d'un an ou deux, la sève a comblé les fentes et la partie de l'écorce comprise entre elles prend un aspect différent du reste du tronc, et ressort ainsi en une seule barre verticale, plus ou moins en relief $| \text{I} |$ c'est la tifinar $|$ *Enn*, symbole du dieu national *Enn (Anou)*, engendré ainsi par *Ell* ou *Ilou*, le dieu suprême, et étant sa manifestation (1).

Il y avait certainement, dans ce fait si simple, matière à toute une théorie sacerdotale et mystique sur la consubstantialité, sur le dualisme, l'unité divine, etc.

De cet usage d'écrire sur les troncs d'arbres des sanctuaires sylvestres, sont nées toutes ces légendes mythologiques des peuples touraniens et ariens chez lequel le rôle mystique de l'arbre est tout particulièrement accusé et est le thème de symboles ou de légendes inconnus des nations de race sémitique.

De là aussi est né, chez ces mêmes touraniens et tourano-berbères, la disposition de l'écriture en colonnes verticales et l'idée de faire suivre les caractères en allant de bas en haut : il est bien plus rationnel, en effet, de commencer une inscription en prenant pour point de départ la base du tronc, car on peut alors en s'élevant écrire de longs récits, tandis que, en procédant de haut en bas, on peut arriver au ras du sol sans avoir terminé l'inscription commencée qui, dans ce cas, demeure forcément écourtée ou inachevée.

Puis, ces arbres servaient, sans doute, surtout à écrire des prières et il était naturel alors de les faire partir de

(1) C'est le fait, en écriture, de deux traits $||$ dont on ombretrait la séparation ; les deux traits ne feraient qu'un.

terre pour se diriger vers le ciel : c'était encore une allégorie pouvant servir à exploiter la crédulité publique.

Et, dans cet ordre d'idée, il ne serait même pas impossible de supposer que la décade mystique a été d'abord gravée par les prêtresses sur un tronc d'arbre dans un ordre tel qu'elle présentât une invocation à la divinité ; dans cette hypothèse on peut indiquer l'ordre suivant constituant une prière dont la simplicité même convient parfaitement à un peuple primitif.

<i>de la destruction</i>	☐	<i>excidii</i>
<i>Agent</i>	⌘	<i>Agens</i>
<i>de la lumière</i>	⌒	<i>luminis</i>
<i>Père</i>	+	<i>Pater</i>
<i>soleil</i>	☐	<i>solis</i>
<i>Compagnon du</i>	^	<i>socius</i>
<i>lune créateur</i>	□	<i>luna creator</i>
<i>de Enn</i>		<i>Enni (Divinitatis)</i>
<i>Générateur</i>	⌒	<i>Generator</i>
<i>Dieu suprême</i>		<i>Deus</i>



<i>L</i>	=		=	<i>Ell</i>	=	<i>Ila</i>	=	Dieu suprême,
<i>M</i>	=	⊏	=	<i>Em</i>	=	<i>Ma</i>	=	auteur, générateur (mère)
<i>N</i>	=	l	=	<i>Em</i>	=	<i>An</i>	=	de Enn (<i>Anou</i>), ou du verbe, du tonnerre de la manifestation, etc.
<i>R</i>	=	□	=	<i>Err</i>	=	<i>Our</i>	=	lune, créateur
<i>D</i>	=	^	=	<i>Edd</i>	=	<i>Ed</i>	=	compagnon du
<i>S</i>	=	◻	=	<i>Ess</i>	=	<i>As</i>	=	soleil
<i>T</i>	=	+	=	<i>Ett</i>	=	<i>Ti</i>	=	père
<i>F</i>	=	⌋	=	<i>Eff</i>	=	<i>Afa</i>	=	de la lumière de (l'é- clair ☞)
<i>K</i>	=	✕	=	<i>Iek</i>	=	<i>Ag</i>	=	agent
<i>B</i>	=	⊞	=	<i>Iebb</i>	=	<i>Aba</i>	=	de la destruction.

Évidemment, ceci n'est qu'une hypothèse mais une hypothèse possible et rationnelle. Chaque lettre a ici le sens usuel qu'elle a conservé à travers les siècles.

L'emploi des troncs d'arbres comme premières tables d'écriture peut aussi expliquer, d'une façon logique, les formes carrées des lettres des alphabets greco-latins et tourano-berbères, ainsi que la prédominance dans ces caractères de l'élément vertical qui est toujours le plus employé, le mieux accusé et le plus développé, comparativement surtout aux barres horizontales, toujours minces, courtes et même souvent supprimées.

C'est, qu'en effet, une écorce d'arbre s'entaille profondément avec un faible effort, dans le sens vertical qui est celui des fibres, tandis que pour couper ces mêmes fibres normalement à leur direction, il faut plus de travail et plus de force. Mais, où la difficulté devient sérieuse, c'est lorsqu'avec un éclat de pierre ou un mauvais canif, on veut tracer des courbes ou des obliques : la résistance des fibres, prises de flancs et la

déclivité de la surface cylindrique tendent à chaque instant à faire dévier la main, surtout si on agit avec précipitation ou inexpérience. De là, comme nous l'avons déjà indiqué, les formes carrées des images du soleil et de la lune et aussi la transformation du \blacktriangle tifinar en \blacksquare figure plus longue et moins simple à première vue, mais, en réalité, beaucoup plus pratique et plus facile, si on la trace sur un tronc d'arbre.

Sur la pierre, avec le temps et les instruments dont on dispose toujours, quand on entreprend de graver en creux ou en relief, il est tout à fait indifférent de ciseler un carré ou un rond, ce dernier, même en évitant les angles aigus, toujours un peu délicats à exécuter, est peut-être plus pratique. Aussi avouons-nous ne pas comprendre l'expression de *lettre lapidaire* ou lettre monumentale appliquée si souvent aux caractères à éléments rectilignes et à formes lourdes et carrées.

Les écritures moins anciennes, ou sorties de la période hiéroglyphique pour entrer dans les usages ordinaires de la vie, en des temps où déjà l'homme était en possession de moyens d'action plus perfectionnés, eurent des formes plus arrondies. Sur des plaques d'écorces détachées du tronc, sur des feuilles d'arbres, des peaux, des os plats, etc., etc., avec un stylet burinant des lignes minces ou avec un roseau déposant un liquide coloré, on a toute facilité pour tracer des courbes. Aussi ces courbes dominant-elles dans les alphabets qui ont pris naissance à des époques moins anciennes que celles des temps préariens.

La théorie, que nous venons d'esquisser sur les causes premières des formes du tifinar et des lettres greco-latines, trouve une confirmation partielle dans ce fait assurément curieux que la plupart des radicaux grecs ou latins exprimant l'idée de « bois sacré » peuvent s'expliquer analytiquement par le berbère. Nous allons en donner quelques exemples :

Δρυς, chêne-vert, radical Δρ

Λ *Id, socius*, celui de } L'accompa-
 □ *Er, montis*, la montagne } gnement de la
 montagne.

en berbère moderne : □ Λ *Adar*, signifie montagne.

Δρυμος, bois, forêt est le même mot augmenté de l'af-
 fixe □ *em*, matrix, matière, substance. — C'est
 donc « le bois de chênes » ce qui est fait de
 chênes.

Τεμενος, bois sacré, radical *Temen*. C'est :

+ *T.....*, celui (préfixe grammatical).

□ *Eum, matrix*, receptacle, matière.

| *Enn, Enni*, du Dieu *Enn*.

Or, « *matrix Enni* » peut se traduire par « manifesta-
 tion de *Enn* » et la manifestation de *Enn* d'après les
 textes cunéiformes, c'était *Our*, la lune. — En grec
 μην, veut dire lune, reflet, manifestation. — *Temen*, radi-
 cal de τεμενος, signifierait donc : l'endroit de la manis-
 tation de *Enn*, l'endroit du Men (1).

Lucus, bois sacré, radical *Loc = Lok*. — C'est :

|| *Ell, ilou*, le Dieu suprême

✕ *Ak* ou •• *ek*, agit ou se manifeste.

L. RINN.

(A suivre.)

(1) Voir sur les *Men d'Asie Mineure*, Strabon et les auteurs an-
 ciens.

Pour tous les articles non signés :

Le Président,

H.-D. DE GRAMMONT.